

Q Quel(s) rapport(s) entre l'éthique et la question du temps ? A la lecture des différents textes qui composent ce numéro, deux pistes se dégagent.

Premièrement, aborder le monde de la santé, et plus particulièrement la relation de soin, par le prisme du temps, c'est prendre conscience des différences de rythme auxquelles sont soumis les intervenants, au risque parfois d'une incompatibilité insurmontable. Le temps du soin d'un médecin est ponctuel (une consultation classique ne prend que quelques minutes), tandis que celui d'une infirmière s'inscrit dans la durée (tout au long de l'hospitalisation du patient). D'un autre point de vue, les gestes du médecin s'adapteront aux évolutions de l'état de santé du patient – ils sont donc progressifs – tandis que ceux d'une infirmière sont, de jour en jour, davantage répétitifs. Mais le choc des temporalités se produit aussi entre le médecin qui décide de plus en plus rapidement la fin de l'hospitalisation tandis que l'assistant social a besoin de plus en plus de temps pour préparer la sortie des patients. Les temps de séjour, d'un point de vue médical, se réduisent alors que la crise sociale complexifie l'organisation de la prise en charge en dehors de l'hôpital. Le gestionnaire est lui aussi tenu par des échéances. Les siennes ont ceci de particulier qu'elles obéissent à des contraintes certes incontournables, mais complètement étrangères aux soins : les décisions politiques, les bilans budgétaires, les réunions mensuelles du C.A., les divers contrôles imposés par des instances officielles, la durée des mandats... On pourrait allonger la liste avec les paramédicaux, le constat demeurerait inchangé : chaque corps de métier a son propre rythme, et a besoin qu'il soit respecté pour pouvoir travailler correctement. Comment éviter que ces différentes temporalités ne rentrent en concurrence ?

Face aux professionnels, il y a les patients et leurs familles. La maladie impose au sujet souffrant son propre temps, qu'il faut prendre en patience. Mais ce temps là – qui est parfois celui de l'agonie – peut heurter ces familles qui n'ont pas le temps, qui ne l'ont plus, qui ne savent plus comment faire face à l'interminable ou qui, à l'inverse, trouvent que tout va trop vite. Entre le patient et son entourage, la confrontation peut être rude.

Mais c'est évidemment lorsque tous les acteurs sont réunis que les difficultés peuvent apparaître : des années lumières séparent parfois un patient qui vit jour et nuit, 24 h./24, sa maladie et un professionnel qui fait ses heures. Le temps, c'est de l'argent : un médecin ne peut éterniser une consultation même si le patient semble en avoir besoin. Passer entre les mains d'équipes différentes, devoir consulter le médecin de garde la nuit ou le remplaçant en période de vacances peut également insécuriser certains patients. Ceux-ci postposeront parfois une consultation, en attendant *leur* médecin. Quant au professionnel qui remplace un collègue, il n'est pas toujours évident de nouer une relation de confiance avec ce patient inconnu, qu'il ne reverra sans doute jamais. Mais les patients ne sont pas en reste non plus. Il est fini le temps où ils se soumettaient docilement aux horaires des médecins : les malades ont aussi leurs propres contraintes horaires, parfois davantage liées à leur confort qu'à de véritables empêchements. Décommander un rendez-vous pris, arriver en retard ou ne pas venir, sans prévenir, ne sont plus des comportements exceptionnels.

Ce choc des temporalités se vérifie encore dans les services d'urgence : l'attente y est toujours trop longue alors que les équipes, pourtant, se pressent. Mais d'autres situations méritent d'être évoquées. Pour ne citer que les plus connues, comment ne pas songer à ces accouchements programmés en fonction des horaires des gynécologues ? Et en Belgique où l'euthanasie est dépénalisée, qui décide du moment où l'acte sera réalisé ? Des patients imposent parfois le jour et l'heure. Mais il n'est pas rare d'entendre certains médecins imposer « leur bon moment », pour convenances personnelles (ils n'ont plus d'autres consultations après, ou ce sera après leur retour de vacances, etc.).

Aborder la relation de soin sous l'angle du temps, c'est donc tout d'abord constater que le temps de l'organisation professionnelle du soin et le temps de la maladie sont de plus en plus inconciliables... surtout depuis que le métier de soignant n'est plus investi comme un « sacerdoce » (ce qui doit être respecté). En conséquence, c'est faire apparaître le temps comme l'un des objets d'âpres négociations. Celui qui aura le dernier mot, ce sera bien souvent celui qui pourra faire attendre l'autre.

Les textes qui composent ce numéro ouvrent une deuxième réflexion, il est vrai, plus subtile. La relation de soin peut être l'occasion d'une expérience qui remet en question la compréhension ordinaire du temps. Spontanément, nous identifions le temps aux heures et aux minutes qui passent, aux jours, voire aux années qui se succèdent imperturbablement. C'est le temps des horloges et des calendriers, c'est le temps que l'on gère, celui de nos occupations, et notamment le temps du travail ou de la maladie que nous avons déjà évoqué. Or, au cœur du soin, il est des rencontres, le plus souvent inattendues, qui suspendent le cours du temps, et nous font entrer dans une autre dimension. Là, les heures n'existent plus. Il n'y a plus que l'autre, ou plus exactement qu'une présence de l'un à l'autre hors du temps. Certes, vus de l'extérieur, ces moments-là peuvent être chronométrés pour n'être plus que des minutes parmi d'autres, dans une journée de travail qui compte 24 heures, comme toutes les journées. Mais réduire ces rencontres à de telles mesures, c'est leur faire violence et passer à côté de ce qui y est vécu, et qui est résolument d'un autre ordre et ouvre à une autre dimension du temps. Les mots manquent pour dire ces moments précieux que les philosophes contemporains appellent « des événements ». Et pourtant, il est urgent de pouvoir les nommer afin qu'ils puissent être reconnus pour ce qu'ils sont, et ainsi n'être jamais banalisés, ni réduits à du « temps ou de l'argent perdus ».

Ces moments bouleversants qui, souvent au cœur de la souffrance, touchent au plus profond les personnes concernées, ont-ils encore une place dans un monde de la santé de plus en plus soumis au seul temps des horloges ?

Jean-Michel Longneaux